

CALEMENT SOI



(BRUNO COUTIER/AFP)

n'importe qui, j'apprends qu'il y a très peu de différence entre aimer et ne pas aimer, je crois que ce n'est pas si grave, pourquoi est-ce qu'il faudrait que ce soit toujours plus que ça l'amour, le désir, pourquoi tant d'histoires, je me demande.»

Mais derrière cette liberté, il est question d'un autre amour, immense et douloureux, lui, jamais nié, bien sûr, celui pour son fils. La narratrice évite les jardins publics, les abords des écoles, les boulangeries à quatre heures et demie, tout ce qui pourrait lui rappeler cet enfant dont on la prive. Et pourtant, «il y a l'amour et c'est tout autre chose. L'amour qui n'a même pas besoin d'amour en retour, l'amour qui ne demande rien, l'amour qui sait ce qu'il est et qui ne doute jamais, l'amour qui sait que la peine n'est rien, qu'elle ne le concerne pas, qu'elle est inopérante, que la violence ne concerne que celui qui l'exerce.»

Et tandis que l'on est plongé dans la géographie de Paris, au gré des appartements, des colocations, des amantes, des piscines, partagé entre cette jouissance de la liberté absolue et ces tourbillons amoureux, on pourrait craindre que la narratrice ne bascule vers l'égotisme, le solipsisme, l'érotomanie. Mais le combat pour retrouver son fils la maintient. Ils finissent par se revoir, dans une association, entourés des travailleurs sociaux. Sous tutelle, la mère et l'enfant apprennent à se rapprocher, à se reconnaître. Enfin le rapport psychiatrique tant attendu arrive et donne raison à la mère. Encore des rencontres avec Paul «comme au parloir», mais l'intimité revient, le fils et la mère s'aiment et se retrouvent.

FAIRE LE DEUIL

On croirait donc, le texte touchant à sa fin, que l'histoire se dirige vers un classique happy end: l'audience d'appel a lieu, la narratrice gagne et obtient le droit d'avoir son fils un week-end sur deux. Mais en réalité, quelque chose se craquelle. Paul ne veut pas toujours voir sa mère, le mari continue son odieux travail de sape; et lorsqu'elle parvient tout de même à prendre son fils certains week-ends, le cœur n'y est pas, tout cela semble «heureux et triste à la fois». C'est trop bref. Les séparations sont difficiles. Les retrouvailles aussi.

L'une des plus belles audaces du livre, qui tient toujours à sa totale radicalité, se trouve tout entière dans l'ultime chapitre. «Et puis ça n'a plus marché du tout.» La narratrice abandonne, ne combat plus Laurent, ne demande plus à voir Paul. Elle lui envoie encore des textos, parfois il répond, parfois pas. «On ne se voit quasiment plus. On déjeune vaguement ensemble, de loin en loin. On ne sait plus quoi se dire. On devient des étrangers. Ça s'étirole, forcément.» Avec cette conclusion qui ressemble furieusement à une phrase en suspens, et qui contredit tant de combats, d'affirmations, de pensées précédentes, la narratrice ose: «Je crois que j'ai fait le deuil de mon fils.»

On la quitte alors qu'elle semble tomber amoureuse de S. et s'apprête à partager son appartement. Achever ce texte, c'est subir un bouleversement intime doublé d'une remise en cause profonde de toutes ses certitudes – travail, relations, statut social, amours. Une chose cependant dont on peut demeurer sûr: il faut tout lâcher, et lire Constance Debré. ■



Genre | Récit
Auteur | Constance Debré
Titre | Love Me Tender
Editeur | Flammarion
Pages | 192

REGARDER GENÈVE, AUTREMENT

PAR LISBETH KOUTCHOUOFF ARMAN
@LKoutchouoff

Le guide «Uncommon Genève» fait le portrait sensible et inspiré d'une ville réputée difficile à saisir

► Les guides *Uncommon* (collectif international basé à Malte) ont déjà fait le portrait de Dubaï, d'Alger, du Caire et de Londres. Voici *Uncommon Genève*, beau livre, réunissant les textes et les photos d'une quarantaine de contributeurs, habitants de Genève, de l'historien Michel Porret à l'humoriste Marina Rollman, en passant par Philippe Macasdar, Pascal Décaillet, Carmen Campo Real, Matthieu Mégevand, Marie-Pierre Genecand (journaliste au *Temps*) ou encore les photographes Patrick Gilliéron Lopreno, Samuel Zeller et Niels Ackerman.

Les deux derniers sont les photographies de couverture, dont celle de ce baigneur en plein crawl dans l'eau anthracite du lac, les façades patriciennes des quais du Mont-Blanc ou Wilson en arrière-plan, avec au-dessus de gros nuages de pluie. Le ton est donné: il s'agit, au gré de thématiques, d'itinéraires, d'évocations, de regarder Genève autrement, de percevoir un territoire et celles et ceux qui y vivent, de saisir un climat, de rassembler des habitudes,

un quotidien, des histoires, de dessiner une ville, en somme.

Dirigé par Malka Gouzer et Laurent Keller, coédité par Uncommon Ltd et la maison Georg, l'ouvrage s'adresse autant aux Genevois qu'aux visiteurs d'un jour. La forte présence de l'eau et la manière dont elle imprime sa marque sur les comportements sont le sujet qui ouvre le guide, sous la plume de Guillaume Barazzone, avec le chapitre «La Rade» et le rappel des nombreux bains qui ont vu le jour dès le XIXe siècle.

Présence de l'eau encore mais de façon plus cachée, beaucoup moins apprêtée, malheureusement presque ignorée, celle qu'apportent l'Arve et le Rhône et dont parle Christian Dupraz. La campagne qui s'invite dans la ville est le thème de plusieurs promenades proposées par Gilles Mulhauser.

GIBETS ET GUILLOTINES

Michel Porret rappelle les gibets puis la guillotine (peinte en rouge) qui ont trôné à la place de Neuve et la foule qui s'agglutinait pour assister aux mises à mort. La dernière exécution a eu lieu le 24 avril 1862 sur le condamné Maurice Elcy, 21 ans. Difficile d'imaginer que l'élégant parc des Bastions (alors jardin botanique), le Musée Rath et le Conservatoire de musique jouxtaient les potences... La gare Cornavin, le Remor, le parc Chal-

landes, les Grottes, la Plaine (de Plainpalais), le Jardin botanique, le Bois-des-Frères, le futur quartier du PAV, le Salève, mais aussi l'Escalade, la psyché calviniste ou la place de Genève dans la Confédération constituent les tours et détours de ce guide de belle facture où les photographies, au-delà des mots, apportent, très à propos, leurs lumières. ■



Genre | Guide
Auteur | Dirigé par Malka Gouzer et Laurent Keller
Titre | Uncommon Genève
Editeur | Georg
Pages | 272

GASTON CHERPILLOD, LE VERBE AMPLE

PAR ISABELLE RÛF

La revue «Le Persil» consacre un numéro triple à cette figure des lettres romandes, disparue en 2012, dont le legs mérite d'être rappelé, notamment aux plus jeunes

► Il se revendiquait fils du peuple, mais il aimait à le faire dans une langue chantournée, où fleurissaient les imparfaits du subjonctif et les racines grecques et latines. Gaston Cherpillod (1925-2012) est le héros d'un numéro triple de la revue *Le Persil*, une «mosaïque» élaborée par ses amis Janine Massard et Pierre Yves Lador pour inciter à lire, voire à étudier son œuvre. Car cette figure singulière de la littérature romande est un peu oubliée et les jeunes écrivains ignorent pour beaucoup les écrits de leur ancêtre. Depuis *Le Chêne brûlé*, très fort texte autobiographique paru en 1969, il n'a cessé de publier romans,

contes, pamphlets, poésie. Communiste, à une époque où cet engagement valait interdiction d'enseigner, plus tard conseiller communal socialiste à Lausanne, à la fin aux côtés d'Alternative socialiste verte, vivant de sa plume et du «mécénat conjugal», Cherpillod était aussi chasseur et pêcheur. Sa verve savante agace ou charme, selon les sensibilités: ce numéro très diversifié et plastiquement très réussi n'a rien d'une hagiographie. ■



Genre | Revue
Auteur | Gaston Cherpillod
Titre | Le Persil
166-168
Pages | 52

EXÉCUTION DU GÉNÉRAL SOLEIMANI

chez les Iraniens une brusque perte de repères, plus redoutable que le passif sanguinaire du personnage. Il était sans doute inconcevable pour la plupart d'entre eux que Soleimani puisse chuter aussi vite de son piédestal militaire et symbolique. Avec lui, c'est un morceau de l'histoire du pays qui s'effondre, une part de son prestige, capable d'élever un obscur militaire au rang de figure d'autorité nationale, peut-être d'autant plus importante et rassembleuse qu'elle n'était pas issue des rangs cléricaux.

Autres temps et lieux. Mais autres mœurs? Le 15 avril 1865, soit moins d'une semaine après la fin de la guerre de Sécession, Lincoln meurt assassiné par un sudiste irréductible, provoquant un immense émoi

dans les Etats du Nord. Walt Whitman compose dans la foulée un poème en hommage au président défunt, qui paraît la même année et qui sera repris deux ans plus tard dans une réédition de son œuvre majeure, *Feuilles d'herbe*.

FOULE ORPHELIN

Le texte est sans titre, comme si la douleur n'avait pas permis la distance nécessaire pour lui en fournir un. On le désigne couramment par ses mots d'ouverture, «Ô Captain! My Captain!», tournés vers la figure fantomatique à laquelle il s'adresse. Les vers de Whitman acquerront rapidement une aura extraordinaire aux Etats-Unis, parvenant à diffuser la puissante émotion historique dont ils

vibrent bien au-delà de ses circonstances d'origine, alors qu'elle est sans doute devenue à peu près incompréhensible sinon.

Lincoln n'y est jamais nommé. On le devine derrière ce capitaine anonyme, accueilli en triomphe par tout un peuple qui l'attend sur la rive, après l'avoir vu guider le vaisseau Etats-Unis à travers les tempêtes meurtrières qui ont failli l'engloutir. Mais l'image qui magnifie ainsi la victoire du président bascule soudain dans son contraire. Car le capitaine gît sans vie sur le pont du navire, désormais sans maître pour le gouverner. La foule démocratique qui le fête ingénument ne sait donc pas qu'elle est en réalité orpheline. Il reste quelque chose de cela dans les Etats-Unis d'aujourd'hui.

La suppression de Soleimani, fruit d'un caprice irresponsable de l'autorité politique, a aussi eu une victime imprévue: le leadership moral du président en titre, qui laisse son pays sans boussole. L'Iran et les Etats-Unis se retrouvent du coup dans des situations similaires. Aux deux nations de savoir maintenant – comme les Américains de 1865 – se passer des figures d'autorité, qu'elles soient charismatiques ou inquiétantes, condition sine qua non de l'apprentissage démocratique. ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

PUBLICITÉ

WALDHAUS SILS
A family affair since 1908
★★★★

Perspectives éblouissantes pour vos vacances depuis 111 ans

Hiver 2019/20 - 13 décembre - 19 avril
Été 2020 - 11 juin - 25 octobre

Hotel Waldhaus • 7514 Sils-Maria
T 081 838 51 00 • www.waldhaus-sils.ch

allMusic présente: Prestige Artists

Jazzclassics Genève

Abdullah IBRAHIM
«Ekaya»

Jeudi 30 jan. 2020 20h30
Victoria Hall Genève

LOCATION: YAMAHA Victoria Hall
Ticketcorner – www.ticketcorner.com
Fnac – www.fnactickets.ch • La Poste
GENÈVE: Globus, Manor, Centre Balexert, La Praille